

Commoner, Barry, *L'encerclement, problèmes de survie en milieu terrestre*, Éditions du Seuil, 1972, 300 p.

Jean-Guy Vaillancourt

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, J.-G. (1974). Compte rendu de [Commoner, Barry, *L'encerclement, problèmes de survie en milieu terrestre*, Éditions du Seuil, 1972, 300 p.] *Études internationales*, 5(1), 168–170. <https://doi.org/10.7202/700421ar>

Son plus récent ouvrage tient à la fois du grand reportage et de la thèse universitaire. C'est une biographie d'Allal el Fassi, qu'il nous présente en même temps qu'une histoire de son parti nationaliste, l'Istiqlâl. Cinq grands chapitres forment le volume; le premier a trait à Allal el Fassi lui-même, à la formation de sa pensée, il s'agit d'une présentation biographique; les autres s'attardent plutôt à des aspects de la philosophie et du programme de son parti. L'égalitarisme économique, la libération du Sahara, plus globalement le nationalisme, et l'arabisation en constituent les éléments clés. C'est en citant des discours et entrevues d'Allal el Fassi que ces aspects sont traités; l'auteur veut ainsi laisser le lecteur juger par lui-même, souligne-t-il. Lui, il ne fait que citer *verbatim* de longs extraits de discours.

Allal el Fassi est né à Fès, en 1910, d'une famille constituant au Maroc une véritable dynastie intellectuelle depuis plus de 900 ans. Il étudie, puis enseigne l'histoire de l'Islam à la Karaouiyine, la plus célèbre université de son pays. Le Protectorat français interdit son cours et tente de l'incarcérer; il s'enfuit dans le Protectorat espagnol, puis à Paris. C'est cependant du Caire qu'il organise en 1953-54 le mouvement de résistance à l'intérieur du Maroc grâce au parti qu'il vient de créer, l'Istiqlâl. Lors de l'indépendance, il rentre dans son pays en 1956, puis fait brièvement partie du Cabinet royal (1961-63), et assiste enfin à la sécession d'éléments plus radicaux de son parti qui forment l'Union nationale des forces populaires (U.N.F.P.) de Ben Barka. Ces données étaient connues, encore que l'auteur apporte un certain nombre d'éléments inédits à cause de sa connaissance intime de son sujet durant toutes ces années.

On ne connaissait guère cependant les grandes options philosophiques, sociales et économiques de l'Istiqlâl, comme le souligne Jacques Berque dans la préface. En se référant aux documents du parti, dont plusieurs sont reproduits en 130 pages d'appendices, Gaudio décrit les principes économiques que met de l'avant l'Istiqlâl depuis maintenant trente ans, « la terre à ceux qui la travaillent », mais une entreprise privée protégée « dans la mesure où elle ne constitue ni une forme de stérilisation des capitaux, ni un facteur d'incitation à l'oisiveté » (p. 161); l'arabe doit être la langue de base de

l'enseignement; les frontières historiques de l'Empire chérifien doivent être rétablies – un principe encore souligné en 1974 –, la Mauritanie, une partie de l'Algérie (région de Tindouf) et le Sahara espagnol appartenant en fait au Maroc (p. 195). Bref, des principes perçus comme réactionnaires tant par les Occidentaux (sectarisme linguistique, géographique et religieux) que par les jeunes Marocains (« défense hypocrite des privilèges bourgeois ». Des uns et des autres, Allal el Fassi est détesté ou adoré comme symbole, mais peu écouté comme homme politique. Il se refuse à être l'idéologue d'une classe sociale, fait en fait passer l'analyse historique avant l'analyse sociale, il représente une étape de la culture marocaine et de son processus de structuration sociale. Ce que note effectivement Gaudio, mais dans de trop brefs paragraphes (p. 240) de la fin de son volume.

L'auteur, selon la technique du grand reporter européen, s'implique, s'identifie à son sujet. On eût peut-être souhaité qu'il situe au contraire le (« centrisme ») d'Allal el Fassi au sein de forces politiques pour lesquelles cette position paraît dépassée à l'heure de l'enlèvement de Ben Barka et des événements de Skhira. Les paragraphes consacrés à cet événement (p. 238) paraissent d'ailleurs les plus moralisateurs, voire déplacés, de tout l'ouvrage : « Le carrousel de la terreur de Skhira ne pourrait être qu'un premier coup de semonce. Le Roi le sait mieux que quiconque. Il est la première victime de sa politique personnelle. Il devrait pourtant savoir... »

Jacques BENJAMIN

*Visiting Professor,
University of British Columbia*

COMMONER, Barry, *L'encerclement, problèmes de survie en milieu terrestre*, Éditions du Seuil, 1972, 300p.

Barry Commoner, biologiste de l'Université Washington à St-Louis, est l'un des mieux connus des écologistes contemporains. *L'encerclement* est la traduction française de son livre *The Closing Circle*, qui, dès sa parution chez Knopf en 1971, a eu un impact extraordinaire dans les milieux savants et dans le grand public.

Certains sont mêmes allés jusqu'à dire que c'est le meilleur livre d'écologie jamais écrit.

Partant du concept clef d'écosphère, cette peau de notre planète, Commoner essaie de comprendre les causes profondes de la crise écologique qui a brisé le cercle de la vie. Il nous décrit les ravages que l'homme fait subir à son environnement, analyse l'origine des problèmes écologiques et fournit des ébauches de solutions qui permettraient à l'humanité d'éviter le suicide collectif vers lequel elle s'achemine. Rejetant certaines causes (et solutions) unilatérales qui sont offertes – par exemple les théories qui centrent uniquement l'attention sur les taux d'accroissement de la population – Commoner affirme que ce sont les façons nouvelles d'utiliser la technologie dans le processus de production, ainsi que certaines forces économiques, sociales et politiques qui sont responsables de l'écocide qui menace cet être vivant qui est la planète Terre.

Au lieu de s'intégrer dans les cycles naturels du grand cercle de la vie, les hommes et leurs entreprises basées sur le profit privé ont spolié l'héritage commun. Plutôt que de participer en tant qu'éléments dans un ensemble, ils ont exploité leur environnement de façon linéaire, sans souci des conséquences sociales de leurs pratiques égoïstes. Ils ont oublié les quatre lois fondamentales de l'écologie, à savoir que tout est relié à tout, que tout doit aller quelque part, que la nature a toujours raison, et que rien n'est gratuit. Pour survivre, l'homme doit apprendre à restituer à la nature les richesses qu'il lui arrache. Autrement, c'est la famine à plus ou moins brève échéance pour beaucoup de monde, suivi d'un effondrement complet de la civilisation et d'un retour à la barbarie.

Le cœur de l'ouvrage, les chapitres 3 à 6, sont des études de cas concrets de pollution et de destruction de l'environnement. Les problèmes nouveaux causés par l'énergie nucléaire (par exemple, les effets des retombées radioactives), le *smog* de Los Angeles, le sol dangereusement surchargé de nitrate dans l'Illinois, le lac Érié en train de devenir une autre « mer Morte » sont des exemples précis parmi bien d'autres, qui illustrent à merveille la thèse de Commoner selon laquelle le cercle est maintenant brisé et qu'il est déjà tard pour se mettre à la tâche de le refermer.

La détérioration de l'écosphère, nous dit Commoner, est avant tout un problème social. La science et la technologie ont été mises au service d'une production en vue de profits privés sans souci des coûts sociaux et des conséquences globales. À partir de calculs ingénieux, Commoner nous montre qu'on ne peut pas blâmer l'accroissement de la population ou la croissance économique en soi pour ce qui arrive. La cause de la crise écologique, c'est l'utilisation de technologies nouvelles de production qui ne respectent pas les lois de la nature. On a remplacé des choses naturelles et renouvelables (le savon, le coton, la laine, le bois, par exemple) par des objets synthétiques faits à partir de matériaux non récupérables. Les camions remplacent les trains, les autos deviennent de plus en plus grosses (les mini-autos donnent de mini-profits, disait Henry Ford II), l'*agribusiness* utilise engrais et pesticides synthétiques qui détruisent le sol et polluent l'eau. En somme, des technologies de production qui menacent et détruisent l'environnement ont remplacé des technologies plus en accord avec les rythmes de la vie. « La crise de l'environnement, écrit Commoner, est la conséquence inévitable de cette forme d'évolution, en contradiction avec toutes les normes de l'écologie » (p. 177).

La crise écologique est donc essentiellement une crise d'origine sociale. Ce sont les modalités de l'usage de la technologie plutôt que le progrès technologique lui-même qu'il faut blâmer. Ce sont les buts qui sont en défaut et qui doivent être changés. Par exemple, plutôt que de persister avec nos systèmes primitifs d'égouts qui polluent toutes nos eaux, il faudrait des systèmes de pipelines qui réachemineraient vers le sol, sous forme d'engrais, ce qui en a été extrait. Ceci rebouclerait le cercle de la vie, et solutionnerait non seulement le problème des égouts mais aussi celui des engrais chimiques.

Dans un avant dernier chapitre sur la signification économique de l'écologie, Commoner montre comment l'entreprise privée pollue l'environnement et gaspille les ressources non renouvelables. Ainsi, c'est la société toute entière qui se trouve à subventionner ces compagnies privées. Même si ce n'est pas tellement mieux en URSS, selon Commoner, le socialisme, en soi, a des avantages sur notre système capitaliste, à cause du fait que la planification

permet à la société d'absorber certains coûts pour préserver l'environnement, ce que les assoiffées de profits que sont les compagnies ne permettront sûrement pas dans notre système.

Commoner propose des façons concrètes de s'en sortir en suggérant l'adoption de nouvelles technologies en harmonie avec l'écosphère.

Voici quelques-unes de ces recommandations : renvoyer les égouts et les vidanges dans le sol ; utiliser des matériaux renouvelables plutôt que du synthétique ; en agriculture, éviter les engrais et les pesticides artificiels, décourager les industries qui consomment trop d'énergie, créer un système de transport efficace qui ne gaspille pas l'énergie et le terrain ; recycler le métal, le verre et le papier ; planifier l'usage de l'espace. Et surtout que les coupables, l'entreprise privée et les pays riches nettoient les dégâts dont ils sont responsables. Que les pays industrialisés surtout paient le plein prix pour les matières premières qu'ils utilisent, de façon à permettre aux pays producteurs non industrialisés de transformer leurs ressources sur place autant que possible, pour qu'ils puissent fournir du travail à leurs populations. Commoner aimerait voir les États-Unis devenir plus dépendants des pays producteurs de matière première, ce qui pourrait rendre les Américains plus pacifiques et plus respectueux envers les autres pays.

Pour résoudre la crise, dit-il, il va falloir éliminer la pauvreté, la discrimination raciale, la guerre et accepter les conséquences économiques des impératifs écologiques : l'écosphère étant un phénomène global et social, il faudra que l'organisation de la production soit réorientée pour être en harmonie avec cet écosphère.

Commoner croit que ce sont les valeurs d'abord qu'il faut changer. Les scientifiques doivent s'allier avec les citoyens pour changer les orientations présentes, et faire la réforme écologique de la technologie pour en éliminer les abus. Ce sont avant tout des solutions sociales et non des solutions personnelles qu'il préconise.

Leur formation et parfois leur dépendance vis-à-vis des universités, des fondations et des gouvernements qui sont souvent des appendices de la grande entreprise, empêche parfois les écologistes d'explicitement leur critique du système capitaliste et de faire des propositions radicales pour s'en sortir. Mais il n'y a pas

à s'y tromper. La nouvelle écologie, telle qu'elle est créée par ses théoriciens et ses praticiens les plus compétents, conduit inévitablement à une critique du système capitaliste et à la vision d'une société économique et politique nouvelle basée sur le bien commun plutôt que sur le profit privé.

Lors de sa visite à Montréal en juin 1973, Commoner a encouragé les Canadiens à ne pas céder aux demandes des États-Unis pour l'importation de nos ressources énergétiques, gaz, pétrole, et électricité. C'est une façon prudente de dire que la lutte pour le contrôle et la propriété de nos ressources, la lutte anti-impérialiste et socialiste, est la façon la plus réaliste de faire la lutte écologique pour la protection de notre environnement. D'une pierre, deux coups, en somme.

Jean-Guy VAILLANCOURT

Sociologie,

Université de Montréal.

BUDGE, Ian, BRAND, J. A., MARGOLIS, Michael, SMITH, A. L. M., *Political Stratification and Democracy*, University of Toronto Press, 1972, 322p.

Ce livre présente une étude comparée d'un modèle de stratification politique et de données d'une enquête faite à Glasgow en 1966. Les auteurs ont déduit du modèle une suite de prédictions qu'ils ont vérifiées au moyen des données recueillies à Glasgow, ce qui les a amenés à modifier un peu leur modèle théorique pour mieux l'adapter à la réalité politique.

Le premier chapitre et l'appendice B, de façon plus détaillée, définissent le modèle de stratification politique. Les différentes strates politiques se déterminent par les différents niveaux d'implication et d'activité politique d'une population vivant dans un système démocratique. Les auteurs distinguent trois strates politiques :

1. *celle des députés*, qui implique le plus haut degré d'activité politique ;
2. *celle des militants des partis politiques*, qui est la strate intermédiaire par le degré d'implication politique ;
3. *celle des électeurs*, où l'implication politique est le plus faible. Le modèle postule que les